

VIETNAM:
LE JOUR
DE L'ESCALADE

PAR MARCEL GIUGLARIS



DOCUMENTS

L'AIR DU TEMPS 209

Extrait de la publication

Pour S.

PREMIÈRE PARTIE

Le 7 février 1965

Cent quarante minutes pour entrer en guerre

Le commandant Cassell regarda sa montre. Elle marquait 12 h 40. Le message disait :

Go.

Catapultage à 15 h — Objectif : Nord Vietnam.
12 h 40 dans le golfe du Tonkin, soit hier 19 h 40 à Hawaii, 1 h 40 à l'heure de Washington.

Le tableau des pendules donnait aussi l'heure G.M.T. : 6 h 40 aujourd'hui dimanche, 7 février 1965. Le commandant Cassell fit pivoter son fauteuil de « Pacha¹ ». Un peu au-dessus de ses yeux, l'écran du téléviseur présentait un plan fixe du pont d'envol encombré d'avions. C'était là que tout allait se jouer. Le temps était gros, le plafond bas. Malgré sa masse, le *Coral Sea* roulait.

Il n'y avait que vingt-trois jours que le commandant Cassell avait pris le commandement du C.V.A. n° 43, porte-avions d'attaque de 63 000 tonnes. Il eut une pensée pour Ellen, sa femme, pour Cannes, pour la pension Montana où Nancy, sa plus jeune

1. *Pacha* : capitaine d'un navire.

filles de quatorze ans, faisait ses études. Il les avait quittées il y a moins d'un mois quand il avait été muté du ravitailleur de munitions *Nitro*, un 7 500 tonnes servant dans la VI^e escadre, celle de la Méditerranée, pour venir s'installer sur la passerelle d'un des géants de la VII^e escadre américaine. Ce transfert avait été rapide : le commandant Cassell n'avait rejoint le *Coral Sea* qu'à son dernier mouillage de l'île Ford, dans la rade de Pearl Harbour ; le porte-avions venait d'effectuer deux jours d'exercices O.R.I., le grand examen de tous les moyens d'attaque et de défense que chaque unité passe au large de Hawaii avant d'être déployée dans les mers d'Extrême-Orient. Le lendemain, 15 janvier, au cours d'une cérémonie qui s'était déroulée sur le pont-hangar devant les 3 600 hommes de l'équipage, le commandant George L. Cassell avait succédé au commandant Pierre Charbonnet. Celui-ci, après avoir commandé pendant une année le *Coral Sea*, était promu chef d'opérations du « Task Group » n° 7 constitué autour du porte-avions *Midway*, le frère du *Coral Sea*.

Le 16 janvier 1965, le *Coral Sea* avait quitté Hawaii et mis le cap plein ouest. Il partait rejoindre la formation de la VII^e escadre opérant dans le Pacifique occidental, au large des côtes du Vietnam. Tout au long de la croisière, pour prendre son équipage en main, Cassell l'avait fait manœuvrer. Les trois catapultes n'avaient guère cessé de fumer. Elles avaient même réussi la performance de lancer des escadrilles à la cadence d'un avion toutes les dix-sept secondes. Les câbles d'arrêt, avant l'arrivée à Subic Bay, aux Philippines, avaient enregistré leur 137 000^e récu-

pération. Le lieutenant Thomas, de l'escadrille 154, celle des « Crusaders », l'avait inscrite à son palmarès.

Le commandant Cassell était sûr de son bateau : longueur 300 mètres, largeur 64 mètres au pont d'envol, puissance supérieure à 200 000 ch. Son seul problème, c'était lui-même. Machinalement, comme il l'avait fait tant de fois vingt ans avant, du temps de la guerre du Pacifique, quand il s'envolait pour aller attaquer les Philippines, Formose, l'Indochine, Hong-kong, Amoy, Okinawa, Iwojima, comme il l'avait fait le jour où il se mit aux commandes pour aller participer au premier raid de l'aéronavale sur Tokyo, le commandant Cassell ferma sa main gauche, dressa son pouce et le tendit en avant d'un coup sec. Il se souhaitait bonne chance.

Il lui restait désormais cent quarante minutes pour faire entrer le *Coral Sea* en guerre.

Le rythme d'arrivée des messages s'accélérait dans le C.I.C. — le Centre d'Information de Combat —, le cerveau du navire installé sur l'avant du porte-avions entre le pont d'envol et le pont-hangar.

« Objectif : les baraquements militaires de Dong Hoi, à 70 kilomètres au nord de la ligne de démarcation séparant le Sud et le Nord Vietnam.

« Les porte-avions participant à l'attaque seront, en plus du *Coral Sea*, le *Ranger*, C.V.A. n° 61, et le *Hancock*, C.V.A. n° 19. Un quatrième porte-avions, le *Yorktown*, C.V.S. n° 10, agissant en « Task Group » avec ses destroyers, assurera la couverture anti-sous-marine. »

Le commandant Cassell regardait l'écran radar. Autour du *Coral Sea* surgissaient trois gros points et

une dizaine de petits : les trois autres porte-avions et leurs destroyers d'escorte. Un marin, debout derrière une projection transparente, inscrivait leurs positions, en écrivant à l'envers.

Le crayon fluorescent à mine jaune traça :

« *Ranger* 17° 5'/110° 10'

« *Hancock* 17° 1'/109° 50'. »

Dans l'esprit du commandant Cassell, le réflexe du marin joua : « Le *Ranger* : un super porte-avions de la classe des *Forrestal*, jaugeant 78 700 tonnes, en service depuis à peine sept ans contre les dix-sept du *Coral Sea*. Cent avions embarqués.

« Le *Hancock*, un bateau relativement petit, 42 000 tonnes avec ses 80 avions embarqués. Le *Hancock*, un ancien vétéran de la Seconde Guerre mondiale.

« Le *Yorktown* : de la série des *Essex* âgé de vingt ans. Il a été doté d'une piste oblique. Ses 42 000 tonnes ne joueront qu'en cas de contre-attaque sous-marine ou aérienne. »

« Comment pareille concentration de porte-avions dans le golfe du Tonkin était-elle possible ? Le commandant Cassell se le demanda un instant.

« C'est sans doute l'entrée en opération dans le Pacifique Nord, en face de la Province maritime russe, de sous-marins nucléaires armés de fusées « *Polaris* » qui a permis de dégager le porte-avions en sentinelle au nord et de le ramener face au Vietnam. » L'explication lui suffit. D'ailleurs, cela ne le concernait pas.

Les messages reprenaient :

« Le *Coral Sea* fournira 16 « Skyhawks » et 4 « Crusaders ». Le *Ranger* et le *Hancock* compléteront les escadrilles d'attaque. »

Au total, 49 appareils seront lancés. Les catapultages se feront depuis « Yankee Station », une position à 100 miles de la côte, au large de Hué, légèrement au nord du 17° parallèle.

« L'opération sera combinée avec celles que mèneront des escadrilles de l'Air Force basée à terre et de l'Aviation sud-vietnamienne. Cette dernière, équipée de « Skyraiders » à hélice, décollera depuis Da Nang. »

« Les munitions seront conventionnelles. »

Burt, un des marins travaillant dans le C.I.C., pensa : « Au moins on n'aura pas à appeler le B 0503, le commandement d'attaque atomique, et on ne verra pas ces salauds de Marines pointer leurs carabines sur les hommes d'équipage. »

Burt avait gardé un mauvais souvenir de la répétition de l'opération qu'ils avaient faite quelques semaines plus tôt lors des exercices O.R.I. : la montée de la bombe depuis la soute inférieure, son arrivée par l'ascenseur, les Marines en cercle autour de la bombe mais tournés vers l'équipage, les armes chargées, prêtes à tirer au cas où quelqu'un aurait un sursaut de conscience. L'amorce de la bombe. Son chargement... Burt se souvenait de cette journée comme d'un cauchemar.

« Bombes autorisées : des 250 livres. Les 500 et les 1 000 livres sont interdites.

« Des fusées "Sidewinders" seront chargées pour prévenir toutes contre-attaques des Migs. Sauf en cas d'agression, elles ne devront pas être utilisées.

« Chargements de roquettes " Zuni " par étuis de 4 et de 19.

« Le *Coral Sea* catapultera des A 4 — " Skyhawks " — provenant des escadrilles VA 153 et VA 155, et des " Crusaders " — F 8 — de la VA 154. »

Burt, qui était dans un jour critique, pensa : « A quoi cela peut bien servir d'être Pacha d'un porte-avions quand Washington vous dicte tout jusqu'au moindre détail ? Bientôt ils vont nous donner l'état de la mer. » Les bulletins météorologiques annonçaient mauvais temps.

« Sur l'objectif, en plus de la D.C.A. classique, les escadrilles d'attaque peuvent rencontrer des Migs 17 ou 19.

« Les aérodromes de dégagement seront Da Nang au Sud Vietnam et Clark Field aux Philippines.

« En cas de nécessité, il est recommandé de foncer et de s'éjecter sur la mer. »

Pendant que les messages tombaient, en moins de trois minutes depuis que le commandant Cassell l'avait franchie, la porte du C.I.C. s'était ouverte plus de dix fois. Chaque fois le Marine de garde avait scrupuleusement vérifié les laissez-passer verts de ceux qui arrivaient.

Le lieutenant Manuel Perez était « dans sa chambre ». Il appelait cette cabine sa « chambre », marquant ainsi volontairement l'espèce de privilège qu'on lui avait accordé en lui donnant une cabine, un refuge pour lui tout seul. Deux ans d'embarquement sur le *Coral Sea*, ses fonctions d'officier chargé de

la télévision du bord, des relations publiques et son rôle d'historiographe lui ont valu cet avantage que n'ont pas des officiers, même de rang plus élevé. Ceux-ci sont à quatre ou deux par carré.

La chambre de Perez est l'endroit de ses rêves. La couchette est située au ras du sol, les parois d'acier gris, qui d'ordinaire ne servent qu'à coller des photos de pin-up tirées de la revue *Playboy*, sont tendues de couvertures. A côté de la lanterne japonaise, des marionnettes indonésiennes découpées dans une peau de buffle, une carte postale du Mexique, ses livres sur le cinéma et la littérature placés en désordre sur un rayon ; ses disques sont rangés près de l'électrophone posé à côté du lit. Dans sa chambre le lieutenant Perez redevient l'étudiant rêveur, amoureux à la fois de Mizoguchi, de Resnais, de musique classique moderne et surtout des Italiens anciens. Oubliant la mer, l'acier, le bruit, les avions et les bombes, il redevient Manuel, le fils d'émigrés mexicains qui a fait des études brillantes grâce à une bourse accordée par la Marine américaine. Un jour, il sera scénariste de cinéma, peut-être de théâtre. Pour le moment il rachète sa bourse en servant quatre années comme officier de la Flotte. Perez est un excellent officier. En plus de son travail professionnel, la façon dont il a réussi à installer à bord un studio de télévision qui diffuse trois heures chaque soir sur le circuit intérieur de quatre-vingts récepteurs des émissions récréatives lui vaut l'amitié de tout l'équipage, les compliments de ses supérieurs et l'envie des autres navires qui en restent à la séance de cinéma, comme du temps de la Guerre du Pacifique.

Le lieutenant Perez venait de regarder sa montre : 12 h 40. Il avait encore une heure et vingt minutes de liberté avant sa prise de quart. C'était son jour de passerelle. Sur son tourne-disque il mit un *Concerto grosso* de Corelli. Il battit le rythme des premières mesures, les fredonna, prit un bloc de papier et s'assit sur sa couchette. Il venait de lui prendre l'envie de rédiger quelques notes qui pourraient lui être utiles pour son compte rendu de croisière. Il avait déjà trouvé un titre, un titre « compact » puisque le « compact » est à la mode : *Carrierwest*, un mot intraduisible, formé de : porte-avions et de ouest, l'ouest de l'océan Pacifique, autant dire la mer de Chine. Il n'y aura que ceux qui ont servi avec la VII^e escadre qui le comprendront.

Le plan du livre était fait. Cela n'est pas difficile. On commence en racontant l'événement le plus marquant de la croisière, on décrit chaque service, on y ajoute un peu d'histoire, puis on passe aux souvenirs d'escale : Hong-kong, Yokosuka. Le lieutenant Perez se mit à sourire : il ne parlera pas de Subic Bay, l'escale des Philippines. Ce sera sa vengeance personnelle contre Subic, ce port aperçu dans la brume et la pluie, et qui lui parut voué à Kafka. Après les escales, viendront les biographies officielles des patrons et les photos souvenirs.

La difficulté, c'était d'humaniser ce compte rendu. Il fallait que l'ouvrage soit vivant, plein de camaraderie sans tomber dans le vulgaire. En pensant à cela, Perez avait eu l'idée d'écrire quelque chose sur le nouvel « Old Man », le Pacha, ce commandant Cassell qui avait pris le commandement du *Coral Sea*

quelque trois semaines auparavant. Le commandant Cassell, un type d'homme qui lui plaisait.

Pour mieux écrire, sous son bloc-notes Perez avait glissé la pochette du *Concerto grosso* interprété par la Società Corelli. Il écrivit :

« S'il ne portait pas son nom, s'il n'était pas de ce siècle, George L. Cassell pourrait très bien passer pour un notable d'une principauté italienne de jadis. Il est un peu court de taille (1 m 74). Son regard est perçant et volontaire. Son visage est ciselé, son nez droit. Il ressemble à la statue de bronze d'un général de la Renaissance. »

Manuel fit une pause. Le catapultage d'un avion fit vibrer tout le navire.

Un silence relatif s'établit. Toujours rien... C'était un avion tout seul, hors programme qui venait de décoller. Manuel regarda sa montre : 12 h 43.

« Cela doit être un "Crusader" photographique ou bien un "Hawkee" de surveillance radar. A l'intensité du bruit, c'est sans doute un "Crusader". »

L'aiguille du disque avait sauté sous la vibration. Manuel reprit ses notes :

« Mais, au lieu de parler l'italien de Dante, George L. Cassell parle avec l'accent traînant et modulé d'un Texan du XX^e siècle.

« Au lieu d'être sur son cheval et de commander à une armée de paysans, il commande à un équipage de marins techniciens au cœur d'une machine énorme, fantastique, qu'aucun patricien italien n'a jamais, même dans ses rêves les plus extravagants, osé imaginer — un porte-avions. »

— Lieutenant Perez, au C.I.C. immédiatement !

La porte s'était ouverte et refermée. A l'intérieur du C.I.C., la première chose qu'on voyait dans la pénombre, c'était la lumière verte allumée au-dessus du tableau des projections.

Condition Green (Alerte verte) ¹.

Rien ne pouvait être plus sérieux.

Sur les consoles radar dégageant une couleur orange ou verdâtre se penchaient des têtes d'hommes coiffés de casques à écouteurs. Une clarté bleu pâle, venant du plafond, emplissait la pièce d'ombres. Des lampes de couleur s'allumaient et s'éteignaient sur des tableaux fluorescents. Des mains tournaient des boutons, levaient et baissaient des leviers sur des panneaux diffusant une clarté verte. Derrière les tableaux de projection transparents, quadrillés ou formés de cercles concentriques, des silhouettes de marins debout transcrivaient en initiales et en chiffres, en écrivant à l'envers, avec des crayons phosphorescents jaunes et rouges, les indications qu'ils recevaient dans leurs écouteurs. A chaque instant on entendait le mot « Roger », prononcé d'un coup sec, en accentuant la fin. Cela signifie « compris ». Les hommes du « Commander Deems », le chef du Centre d'informations de combat, donnaient, dans l'ombre, l'impression d'avoir un double menton. Sauf pour la pénombre bleu pâle venant du plafond, les seules clartés provenaient de la luminescence des instruments. Il fallait un moment pour s'y habituer, pour s'apercevoir que presque tous les assistants portaient un casque d'écoute

1. Terme utilisé dans l'armée américaine pour indiquer l'état d'alerte. Il y a plusieurs degrés d'alerte. Le plus élevé est l'alerte rouge.

avec un microphone placé devant leur bouche. C'est cela qui leur donnait ce double menton.

Personne, sauf pour dire « Roger », ne parlait. Tous enregistrèrent des instructions, les tenaient à jour, les exposaient visuellement sur des diagrammes. Ils faisaient de même pour les renseignements que fournissaient les radars à longue ou courte distance, les fouilles radar relayées depuis les avions « Haw-kee », les E-I, appareils surmontés d'un gros radome.

Les capitaines O'Neil, chef d'opérations du *Coral Sea*, et Kimmons, celui du groupe aérien embarqué, le « XV », héritier du « Fameux Quinze » célèbre dans toute l'aéronavale américaine pour ses exploits du temps de la guerre contre les Japonais, se saisissaient de toutes les indications fournies ; ils en alimentaient calculateurs et ordinateurs ; ceux-ci les traduisaient en choix de tactiques navales, et en détails de missions aériennes.

Le pire des sorts, pour le moment, semblait réservé au capitaine Weaver, le coordinateur des divers types d'armement. C'est lui qui depuis le C.I.C., en liaison avec le capitaine Tesch, faisait remonter depuis les ponts inférieurs, jusqu'à la pièce qui sert normalement de mess à l'équipage, un impressionnant assortiment de bombes, de fusées Sidewinders et de roquettes Zuni.

Dans le mess, des hommes fixaient les têtes de toutes ces munitions, installaient les fusibles, préparaient les détonateurs, protégeaient l'œil glauque des Sidewinders.

Au centre du second pont inférieur, les Marines gardant les hommes aux fers les avaient fait aligner

VIETNAM: LE JOUR DE L'ESCALADE

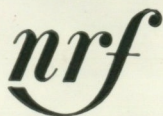
Marcel Giuglaris, journaliste français, a vu la guerre du Vietnam de plus près que la plupart des correspondants. Il a pu regarder fonctionner l'immense machine de guerre américaine non seulement à Saïgon, dans les rizières, sur les plateaux, à Da Nang et dans d'autres bases militaires, mais il a eu accès au Camp Smith d'Hawaii, où siège le Commandement en chef pour le Pacifique. Il a vécu sur les porte-avions géants de la Septième Escadre.

Cette expérience, cette masse de choses vues et d'informations personnelles lui ont permis de faire revivre en détail la dramatique journée du 7 février 1965.

C'est le jour où les Américains décidèrent de franchir un échelon décisif dans l'escalade : le bombardement du Nord Vietnam. Du président Johnson, dans son bureau de la Maison Blanche, au simple G.I. de faction dans un poste du Vietnam, ou encore de Minh, l'humble réparateur de bicyclettes de Pleïku, acquis au Vietcong, des salles secrètes où ronronnent les machines I.B.M., où s'allument les lumières vertes et rouges des cartes géantes, où des téléphones dorés apportent les ordres du Président, il reconstitue, dans ses moindres détails, ce dimanche décisif où chaque minute a compté.

Dans une deuxième partie, Marcel Giuglaris raconte, avec la même précision, deux autres épisodes de l'escalade : le débarquement massif des « marines » à Da Nang, précédé de l'opération Lance d'Argent, gigantesque répétition de la guerre du Vietnam sur la côte américaine.

Le livre de Marcel Giuglaris ne vaut pas seulement par la couleur et le détail, il fait comprendre l'évolution de la stratégie américaine, au Vietnam et dans le monde, et il n'oublie jamais que ce conflit, pensé en termes de problème par les cerveaux humains et électroniques, est lié à d'immenses souffrances pour un peuple écrasé par la guerre.

The logo for NRF (Nouvelle Revue Française) is written in a stylized, cursive script.

Extrait de la publication

12,70 F (+T.V.)

13 F T.L.